

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 21 (1883)
Heft: 22

Artikel: On dzanliâo
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187718>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

grants, Moscou serait depuis longtemps redevenue un simple village.

Cependant, vue de loin, ajoute M. Elisée Reclus, la grande ville n'apparaît que dans sa beauté et rien n'en révèle les misères secrètes : des arbres, des centaines de tours, plus d'un millier de clochers à dômes bulbeux dominant les 360 églises, c'est là tout ce que montre la capitale. Vue des « monts des Moineaux », dont les croupes s'allongent à l'ouest de la ville, Moscou, dominée par la masse du Kremlin, est vraiment splendide aux rayons du soleil couchant : on croirait contempler alors une ville de l'Inde. C'est ainsi qu'en 1812 la virent les soldats de la Grande Armée.

Ailleurs, nous trouvons ces autres détails :

C'est dans l'enceinte du Kremlin que s'élève l'ancien palais des czars, où se trouve renfermé, dans d'énormes caisses, le trésor impérial, objet de vénération des fidèles Moscovites. Là déposent les couronnes des royaumes conquis, puis un grand peigne d'ivoire dont se servaient les czars pour arranger leurs longues barbes, les habits de cérémonie portés par les souverains russes lors de leur couronnement, ainsi que d'autres vêtements brodés et garnis de pierres précieuses.

L'enceinte du Kremlin renferme en outre dix églises remarquables par leurs dorures et plus encore par leurs cloches, dont une, appelée Iwan Weliki, est d'une grosseur énorme ; on la fondit en 1600, sous le règne de Goudounof. Le même prince en fit fondre une autre du poids de 175,000 kilogrammes. La tour où elle était placée ayant été réduite en cendres, l'impératrice Anna Iwanowna la fit refondre avec 35,000 kilogrammes de plus. L'incendie de 1737 ayant détruit le clocher, on n'a pas jugé à propos de la replacer, et elle est restée enfoncée dans la terre.

L'incendie. — On ne peut s'empêcher de songer à l'affreux incendie qui, dès le lendemain de l'occupation française, en 1812, consuuma les trois quarts de Moscou, que le patriotisme osa immoler comme une grande hécatombe sur l'autel de l'honneur national.

A la suite de la défaite de la Moskova, et de la décision du conseil convoqué par le général Koutouzof, l'armée russe s'était retirée silencieusement en traversant Moscou, pour aller prendre position plus loin. Rostopchin, le gouverneur de la ville, avait fait l'opposition la plus vive, désapprouvant cette évacuation. Il se décida à partir, mais résolu à ne laisser derrière lui qu'une cité en ruines. Usant de ses pouvoirs de gouverneur, il ordonna aux habitants de Moscou de sortir, emportant avec eux tout ce qu'ils pouvaient, et menaça de châtiments terribles ceux qui résisteraient. Il fit amasser une quantité formidable de matières inflammables dans un de ses jardins, et une heure avant l'évacuation générale, réunit les condamnés pour meurtres ou vols, leur rendit la liberté et leur enjoignit, dès que la population aurait franchi les portes de la ville, de mettre le feu aux principales maisons. En quittant Moscou, Rostopchin fit emmener toutes les pompes à incendie. Un colonel le rencontrant, l'interrogea sur ses intentions à propos de cet attirail de pompes qu'il était fort surpris de voir passer : « J'ai

mes raisons... », répondit le gouverneur d'une voix sombre, et il ajouta cette phrase, dont le sens ne fut expliqué que plus tard : « Pour moi, colonel, je n'emporte de cette ville que le vêtement que vous voyez sur mon corps. »

L'incendie devint bientôt général, et le lendemain, le vent poussait des flammèches jusque dans la cour du Kremlin, où se trouvaient, sans compter les quelque cent mille livres de poudre de l'arsenal, plus de quatre cents caissons de munitions. La moindre étincelle pouvait anéantir ces ressources et mettre l'armée française à la discréption de l'ennemi.

Napoléon ordonna le départ, et son armée se replia sur les routes par lesquelles elle était entrée, aussi silencieuse et triste qu'elle était joyeuse et pleine d'espoir l'avant-veille. Un grand nombre de malheureux habitants suivaient en larmes. Seule, la vieille garde demeura héroïquement massée autour du Kremlin, résolue à le disputer aux flammes. Les derniers restes de la population se réfugièrent dans les champs. On entendait à chaque minute des craquements épouvantables ; les toits des édifices s'abîmaient avec fracas ; les façades élégantes s'écroulaient, remplissant les rues de leurs décombres. Le ciel, recouvert d'un épais nuage de fumée, disparaissait à travers ce voile, et le soleil se montrait à peine comme un globe d'un rouge sanglant. Enfin, les quatre-cinquièmes de la ville étant détruits, l'incendie s'arrêta à la suite d'une pluie abondante. Le Kremlin seul resta debout.

Dès ce moment on put juger de l'immensité du désastre. Une lugubre procession de malheureux habitants rentra peu à peu, explorant les rues pleines de décombres, venant savoir si leur demeure était sauvée ou brûlée, et s'il leur restait encore quelque moyen de vivre dans cette ville en ruines.

Moscou n'a pas tardé à se relever de ses cendres, plus fraîche et sans avoir perdu son caractère original ; les rues, les monuments, les principales habitations furent reconstruits sur le plan des anciens. Cette ville jouit encore de la prééminence sur toutes les autres villes russes ; les empereurs viennent s'y faire couronner et elle est la résidence des familles les plus anciennes et les plus riches.

On dzanliâo.

Dou gaillâ que s'étiont z'u einrolâ pè Naples, on certain Cretchoula dè pè Combrémont et on nonmâ Pâiverd dè pè Neyruz, sè troviront per lé adon dè la guerra avoué la Sicile, que ma fai lài fasai tsaud et que mè dou lulus ariont mi amâ étrè à la faulx pè châotré du trâi z'hâorès dâo matin, que dè montâ la garda per lé, et d'étrè adé ein cousin dè sè vairè passâ l'arma à gautse sein qu'on lâo diéssè gâ ! ào dè sè trovâ estraupiâ. Mâ que volliâi-vo ! quand on est à la danse, faut dansi, et quand on est à la guerra, faut tserdzi. Lè dou compagnons vont don bravameint, coumeint dâi vretablio Suisses, sè branquâ contré l'ennemi ; mâ sè promettont dè ne pas sè délaissi, et que se ion sè trâovè bliessi, l'autre lo portâi tot lo drâi à l'ambulance po lo férè soigni.

Quand don lo grabudzo eut coumeinci, lè boulets, la mitraille et lè ballès pliovessont coumeint 'na

cârra dè grâla, et lè sordâ tchesont coumeint dâi motsès, et mà fâi ào bet d'on momeint lo pourro Cretchoula sè trâovâ déguelhi. On boulet dè dozè lâi avâi eimportâ 'na tsamba, et adieu po sè remettrè su pi. Ye fut ébaubi on momeint, mà tot parâi l'eut onco la foice dè criâ Pâiverd, que ferraillivè qu'on diablio du derrâi on bosson, et dè lâi derè dè l'eimportâ, que l'a 'na tsamba dè vâa.

Pâiverd lo tserzè su se n'épaula, mà tandi que l'eimportè, on autre boulet vint onco einmottâ Cretchoula, que sè trovâ sein téta. Pâiverd allâvè adé, kâ permî tot cé brelan et dein clia founâr dè pudra, l'étai tot einsordellâ, et ne fasâi atteinchon ni ài bâllès, ni ài boulets, et ne s'apéçut pas que la téta dè se n'ami avâi débagadzi.

— Yô diablio porté-tou clia carcasse sein tita, se lâi fâ Tromblon dè Treycovagne, que lo vâi passâ ?

— Coumeint, sein tita ! se respond.

— Eh bin, vouâite ! ..

— Eh ! tè bombardâi po on guieusâ dè Cretchoula, se fe Pâiverd ein lo poseint que bas ; cé tsanero dè dzanliâo mè desâi que ne lâi manquâvè que 'na tsamba, mà ne m'a pas de on mot dè sa tita !

Et lo laissa quie.

Le coffret mystérieux.

V.

Ils quittaient le parc et entraient dans l'unique rue du village, lorsqu'au tournant du mur ils se trouvèrent face à face avec une jeune personne qu'une servante âgée accompagnait.

— Quoi ! mademoiselle Angèle, s'exclama le garde-champêtre en faisant stoper une minute Edmond, vous ! dehors ! à pareille heure, après cet orage !... Pour lors... .

— Rassure-toi, Morin, répondit la jeune fille interpellée, la pauvre mère Dubois est gravement malade, tu le sais, et comme je lui ai promis de veiller cette nuit à son chevet, je vais m'acquitter de ma tâche.

— Bonne demoiselle ! fit Morin la larme à l'œil.

— Généreuse enfant ! murmura le prisonnier.

— Mais toi, Morin, reprit Angèle, d'où viens-tu ? et quel est ce monsieur ?

— Le garde narra alors comme quoi il venait de se rendre maître d'un dangereux malfaiteur qui s'était réfugié dans le domaine de M. Danglard.

— N'en croyez pas un mot, je vous prie, mademoiselle, intervint Georges à la hâte, tout honteux ; mon panama de mille francs, emporté par la tempête de ce côté, est la seule cause d'une action en apparence assez étrange.

— Pauvre jeune homme ! il est fou, pensa la sympathique Angèle en entendant ces mots.

— J'ignore où je suis, acheva-t-il, mais Beauval ne doit pas être éloigné d'ici ; par grâce, un service, mademoiselle : veuillez faire prévenir Monsieur le baron de Villiers et lui apprendre que son fils Edmond se trouve...

— M. Edmond de Villiers ? exclama Angèle.

— Le baron de Villiers ? fit aussi Morin... c'est encore une invention pour nous tromper comme l'histoire du papa... mama.

Angèle comprit tout de suite qu'il y avait quelque erreur dans cette aventure. Edmond, malgré le désordre de sa toilette résultant de sa course échevelée par monts et par vaux, ne lui paraissait avoir ni la tournure, ni les manières, ni le langage d'un bandit de grand chemin. Aussi, elle pria Morin de ne point différer jusqu'au lendemain la comparution du prisonnier devant Monsieur le maire. Il se faisait tard déjà, mais personne n'était encore couché au château.

Après un peu de résistance, le garde opiniâtre obtiendra à ce désir ; et c'est au milieu des remerciements d'Edmond, des imprécations de Morin et des aboiements de Noiraud, que nos personnages firent leur entrée à la Charmeuse.

Le maire de Beauval, M. Danglard, travaillait encore dans son bureau.

Angèle vint lui raconter les événements auxquels nous sortons d'assister, puis se retira discrètement. Edmond, toujours surveillé de près par son inflexible gardien, fut mis en présence du magistrat.

Deux mots suffirent pour éclaircir cette peu ténébreuse affaire. M. Danglard adressa mille excuses au jeune homme, expliqua la sévérité du garde, motivée sur ce fait que, depuis plus d'une semaine, des malfaiteurs audacieux infestaient la contrée, et fit atteler un tilbury pour reconduire l'innocente victime.

— Cette mésaventure que je déplore, dit-il en prenant congé de l'excellent garçon, m'a procuré le plaisir de faire votre connaissance et sera peut-être — c'est tout mon souhait — le point de départ de bonnes relations que l'isolement auquel je me suis condamné m'a empêché d'établir entre vos parents et moi.

— Nous sommes en effet voisins, monsieur, et mon père, qui vit de son côté fort retiré, m'avait déjà fort avantageusement parlé de vous.

— Parbleu ! quoique ne professant pas, sans doute, tout à fait les mêmes opinions, le baron et moi, nous nous estimons beaucoup l'un et l'autre.

— Certainement, et d'ailleurs si ma famille a cru devoir conserver quelques-uns des préjugés de sa race, je n'oublie pas, en ce qui me concerne, que j'appartiens à la France nouvelle. Mon volontariat achevé, j'ai mis la main à la pâte, tout comme un autre, et n'en rougis point. Chacun son lot. Je laisse à de mieux doués la gloire des armes, l'illustration de la plume ou de la parole. Les grandes entreprises industrielles, financières et commerciales me tentent d'une façon spéciale et je suis fier de me dire que, dans quelle position que le ciel m'eût fait naître, j'aurais su me tirer d'embarras. Aussi, j'aime les honnêtes gens partout où ils se rencontrent, et si, un jour, je me marie, je ne demanderai pas à ma femme d'étailler devant moi des parchemins, mais de me montrer un cœur qui batte à l'unisson du mien.

— Bien dit, jeune homme ! mais voici votre voiture qu'on amène. Bonsoir et à bientôt.

— Au revoir, monsieur.

Et les deux nouveaux amis échangèrent une cordiale poignée de main.

Vingt minutes après, Edmond de Villiers était rendu à son domicile.

(A suivre.)

THÉÂTRE DE LAUSANNE. — Mercredi 13 juin.

Une seule représentation donnée par Mme SARAH BERNHARDT.

FÉDORA

drame en 4 actes de M. VICTORIEN SARDOU, de l'Académie française.

On peut se procurer des billets à l'avance chez M. Dubois, pour le parterre, les secondes et troisièmes, et chez M. Tarin pour les autres places, les lundi et mardi 5 juin pour MM. les actionnaires et dès mercredi 6 pour le public.

L. MONNET.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & Cie.